CD, critique. VIENNE, Musikverein, le 1er janvier 2019. CONCERT DU NOUVEL AN, Wiener Philharmoniker / CHRISTIAN THIELEMANN 5 1 cd SONY classical)

CD, critique. VIENNE, Musikverein, le 1er janvier 2019. CONCERT DU NOUVEL AN, Wiener Philharmoniker / CHRISTIAN THIELEMANN 5 1 cd SONY classical). A 59 ans, le wagnérien et straussien (Richard), **Christian Thielemann**, plus habitué de Dresde et de Bayreuth que de Vienne, affecte un geste un rien prussien, … possède-t-il réellement le sens de l'élégance viennoise, celle des Johann Strauss fils et père, Josef et Edouard aussi ? Car les valses et épisodes symphoniques de Johann fils, vedette viennoise majeure pour cet esprit léger, et davantage, appellent un caractère spécifique entre abandon et allusion, suggestion et subtilité qui doit éblouir non pas dans cette « légèreté » partout annoncée (qu'est ce que cette musique dite « légère » en réalité ? Le vocable comprend une infinité d'acceptations…). Ici, dans l'écrin désigné du rituel Straussien, le Musikverein, il ne doit être question que de finesse, subtilité mélodique, orchestration raffinée, ivresse évocatoire…



Après les Welser-Möst, Dudamel, **Jansons**, … voici Thielemann : cravatte rayée, le directeur du festival de Pâques de Salzbourg (les directeurs du Festival estival autrichien étaient présents dans la salle), qui est aussi le directeur musical de la Staatskapelle de Dresde, retrouve le Wiener Philharmoniker pour ce programme festif. Les connaisseurs retrouvent dans la disposition typiquement viennoise de l'orchestre, les 6 contrebasses placées en fond, face au chef sous l'orgue du Musikverein de Vienne, véritable colonne sonore assurant une structure et une carrure emblématiques. Le chef a déjà dirigé les Wiener Philharmoniker : on ne peut donc pas parler de baptême orchestral. Le programme d'emblée est très classique : rien que des valses et des polkas ; pas d'étrangers, ni de chanteurs invités (comme l'a fait Karajan à son époque, à la fin des années 1980). Mis à l'honneur aux côtés des frères Strauss (Johann II, Josef et Edouard), une autre dynastie de compositeurs et musiciens viennois, les Hellmesberger, père et fils…

Thielemann : UN GESTE UN RIEN MARTIAL ? Le programme annoncé résolument austro-hongrois, commence par la Schönfeld March op. 422 de **Carl Michael Ziehrer**: le ton est donné, martial et un rien sec et tendu dans la scansion rythmique. Ziehrer a composé opérettes et ballets (comme Johann Strauss II) : l'écriture est assez quelconque, déployant un caractère ronflant, fort en panache démonstratif, à la façon d'une marche militaire, ou d'une parade appuyée, rythme et accents prussiens à l'envi; baguette épaisse et ronde, d'une martialité trop revendiquée, Thielemann n'est guère dans le style élégantissime qui a fait les meilleurs fait qui l'ont précédé dans cet exercice. Pourtant le Musikverein est plus connu pour l'élégance de sa programmation et la finesse des auteurs programmés. On craint le pire pour la suite…



Heureusement, le chef respecte le code et l'esprit du rituel de l'an neuf à Vienne avec la très belle valse qui suit, la première du programme : « **Transactions Waltz » op. 184 de Josef Strauß**: Josef est le premier cadet malheureux de Johann : mort en 1870 (à 43 ans) : l'ingénieur qui rejoint l'entreprise familiale et orchestral en 1850 (à 23 ans car son ainé Johann est lui-même épuisé) – mort éreinté en tournée en Pologne… Or le génie de Josef musicalement est aussi élevé que celui de Johann : on s'en aperçoit à chaque session de ce concert du nouvel an. Josef serait même souvent plus sombre et ambivalent, riche et profond que son ainé… De fait, Transactions Wazl s'affiche immédiatement plus sombre, et grave au début, pour mieux faire surgir le thème principal, dans le raffinement des timbres des bois, énoncé par les cordes et des flûtes aériennes : la finesse s'invite enfin, enivrée dans cette séquence, qui s'avance à pas feutrée en pleine magie… saluons l'intelligence des climats, le

raffinement de l'orchestration, la caresse de la mélodie principale, délicate nostalgie grâce à un équilibre très subtil entre cordes et les bois… avec la harpe, d'une ineffable nostalgie. Soulignons la profondeur et la sensibilité étonnante de Josef Strauss fauché trop tôt, son aptitude spécifique pour le développement symphonique, à la fois dramatique et allusif, et aussi de façon général, une réflexion sur le sens même de la valse, entre désir et mort. Josef nous paraît plus sombre encore que Johann II. Un maître à mieux connaître et plus écouter assurément.

Thielemann nous réserve ensuite une surprise qui pourrait être révélation : de **Josef Hellmesberger (fils): Elfin Dance**. Immédiatement saisissante, la finesse étincelante grâce aux nuances aiguës, vibrées, rondes du « xylophone »d'une partition inscrite dans les nuages. Hellmesberger fut professeur de violon au Conservatoire de Vienne et aussi fondateur avec son fils du Quatuor Hellmesberger (1849). Avouons que le compositeur ne manque pas d'inspiration ni de subtilité. Éthéré et aérien est cet elfe, un pur esprit – le style et l'écriture sont très sensuels (pizz des cordes, doublées par les flûtes) – comme Mendelssohn dans Le Songe d'une nuit d'été (envol et boucle aérienne de Puck)? Thielemann est dans son élément : ambassadeur d'une musique pleine d'élégance et de finesse, résolument et littéralement « légère ».

Enfin voici le premier morceau du compositeur vedette : **Johann STRAUSS II (fils)**: sur un rythme effréné, l'**Express, polka schnell op. 31**1 est bien une Polka rapide – on regrette cependant la nervosité un peu sèche ; un rien hystérique (là encore systématique et trop appuyée) de Thielemann qui dirige comme un prussien, vif, nerveux, droit. de toute évidence, et dans ce tableau précis, il manque de souplesse comme de retenue.

Du même Strauss fils, **« Pictures of the North Sea », waltz op. 390 / Images de la mer du nord** développe écriture et texture

orchestrales. L’épisode symphonique à l’essence poétique et chorégraphique débute dans le sombre … déroulant un premier tapis envoûté, quasi tragique, puis un souffle profond grave pour que surgisse enfin l’éblouissante mélodie (wagnérien dans sa houle et ses phrases continues : d’emblée Thielemann le wagnérien est à son affaire ici) : on admire le métier du chef, capable d’heureux équilibres sonores, la finesse des flûtes, le chant ciselé des clarinettes parfaitement détaillées, comme enivrées, caressantes…
Pourtant à l’inverse, et dans le même temps, regrettons quelques écarts de conduite dans la direction : des contrastes trop marqués, et appuyés : la frénésie du geste empoigne la valse avec une dureté prussienne propre au chef berlinois : il n’a pas la finesse de son aîné le regretté Nikolaus Harnoncourt (né en 1929 et décédé en 2016), spécialiste et passionné de valses viennoise qui dirigea le Wiener en de nombreuses occasions les Philharmoniker et le Concert du Nouvel An, à 2 reprises : 2001 et 2003. Ronflant, sec, Thielemann déçoit globalement, malgré les trouvailles sonores évoquées précédemment. Sa baguette manque de fluidité malgré le sujet aquatique de la valse choisie.

Autre frère, pas assez connu et mis dans l’ombre de Johann, leur ainé : **Eduard Strauß**: « Post-Haste », est une polka schnell op. 259, pour laquelle Thielemann cisèle la coupe et l’esprit de syncope (évocation de la course de la diligence) ; ici encore, on remarque les limites du chef car Thielemann détaille certes l’instrumentation mais manque de précision comme d’imagination: sa direction relève d’un système métrique, militaire dans cette cadence au galop, trépidant, trop mécanique…



Un petit mot sur **Edouard, le dernier fils Strauss et l'héritier de la dynastie**. Il est mort en 1916, en pleine guerre, trouve sa voie spécifique, comparée à celle de ses deux frères ainés, par une écriture plus frénétique, qui s'est spécialisé dans les polkas rapides / ainsi cette « Polka-schnell ». Rongé par le ressentiment contre ses frères, et pourtant héritier enviable de la dynastie familiale (et orchestrale), il dissout cependant en 1901, l'orchestre Strauss et, surtout, pendant trois journées (honteuses) d'octobre 1907, brûle nombre de papiers, manuscrits et forcément partitions de ses frères Strauss : destruction catastrophique d'un héritier insensé devenu fou. Nombre de documents et de partitions de Josef et de Johann seraient ainsi partis en fumée. L'histoire de la famille Strauss relève d'un roman feuilleton, et l'on s'étonne malgré le succès populaire de leurs valses et mazurkas, qu'aucune série télévisée ne soit encore emparé de leur saga. A suivre…

Après la pause de la mi journée (le concert a commencé à 11h), reprise avec l'évocation du Johann compositeur d'opérettes : c'est Offenbach qui pourtant son rival en France, aurait exhorté le Viennois à composer des opérettes. Grand bien que cette proposition confraternelle et constructive. Ainsi l'ouverture du Baron Tzigane… la plus célèbre avec celle de La Chauve Souris, … ainsi le motif de la valse dépasse la seule occurrence épisodique, pour atteindre une évocation pleine de nostalgie … tzigane et purement symphonique (par le motif ourlé de la clarinette) ; dans cette pièce de caractère, à l'ambition dramatique manifeste, Thielemann soigne le panache sombre et grave, avec un très bel effet de texture caressant chaque motif, en particulier au hautbois, sinueux et pastoral. Là encore on peut regretter le geste un peu lourd du chef plus prussien que viennois.

Pourtant, se détache ensuite finesse et légèreté dans « La

Ballerine » opus 227 de Josef Strauß, polka française, et ses fin de phrases, suspendues en deux accents, détachés, retenus… véritable hymne à la souplesse élastique. **Avec La vie d'artiste opus 316, de Johann II, le ballet de l'Opéra de Vienne s'invite au concert** : comme un réveil au matin, le premier couple du corps de ballet de l'Opéra (Wiener Staatsballet) s'ébranle sur la terrasse et dans les couloirs et circulations du bâtiment : l'élégance et la facétie (gestuelles des mains) des 5 couples en blanc et noir imposent une leçon de souplesse acrobatique, – un moment de raffinement collectif magnifié évidemment pas la somptueuse musique, moins allusive que descriptive, dans la cadre des décors et intérieurs de l'Opéra viennois. L'institution fête ses 150 ans en 2019, ayant été inauguré en 1869. Prestige revendiqué et histoire célébrée au moment où ce sont deux français qui dirigent la Maison, Dominique Meyer, intendant général et l'ex danseur étoile à Paris, Manuel Legris, directeur de la danse. Johann Strauss redouble de tendresse feutrée dans cette page très raffinée qui est l'objet d'une réalisation télévisuelle audacieuse (plans inclinés de la caméra dont jouent les danseurs, très complices).

Puis, d'**Eduard Strauß**: « Opera Soirée » / Une soirée à l'opéra est une polka française op. 162 (à deux temps), polka assez lente, au rythme plus appuyé que la polka mazurka qui est encore plus lente et ralentie avec des temps suspendus… : Une soirée à l'opéra semble mieux convenir à la carrure prussienne de Thielemann – sans écarter facétie ni délicatesse avec une palette de nuances (piccolo) très finement détaillées ; voici la séquence où le chef dévoile une direction plus nettement enjouée, pleine de sous entendue comme d'élégance.

De Johann STRAUSS II (fils): « Eva Waltz », la valse d'Eva extrait de l'opéra **Le Chevalier Pazman** se distingue en un début magnifique (somptuosité profonde et noble des cors, puis en dialogue avec les contrebasses – valse atténuée comme un rêve, une réitération onirique liée au personnage d'Eva

dans l'opérette de Johann II. C'est Cendrillon réinventée, sa présentation au bal… puis du même opéra, Thielemann a sélectionné une nouvelle pièce de caractère, extrait du même opéra : « Csárdás ». Comme celle de la sublime Chauve Souris, celle qui permet à la comtesse hongroise de s'alanguir jusqu'à la pâmoison, et aussi à la soprano requise, d'éblouir par sa virtuosité profonde, voici une autre facette du génie de Johann II, pleine de facétie heureuse, d'intelligence sauve et lumineuse, de grâce et de finesse. Le Concert télévisé étant aussi une carte postale soulignant les trésors patrimoniaux autochtones, voici les danseurs du Ballet de l'Opéra de Vienne, soit dans un château de basse Autriche, un couple de touristes, parodique, décalé qui s'ennuie puis s'éveille à la pure danse, en rejoignant 3 autres couples de danseurs dans la galerie haute Renaissance. Là encore reconnaissons que la réalisation comme l'alliance de Strauss et de la danse sont idéalement complémentaire, dans un tableau qui s'achève en extérieur, sur une collection de rythmes et de folklores bien trempés, où règne la noblesse du thème hongrois principal (la czardas est de style aristocratique), joué selon la tradition par les paysans pour les moissons ou les noces villageoises.

Johann fils règne en maître absolu avec **la Marche égyptienne op. 335** : festival de timbres et d'effets orientalisants et rutilants, parfaitement caractérisés et utilisés à bon escient : d'abord grosse caisse, clarinette mystérieuse, cordes voluptueuse : c'est une séquence entonnée comme une marche militaire, mais enchantée – panache onirique des trompettes et des cors, au souffle inouï, qui égale le meilleur Saint-Saëns, celui oriental de l'orgie / bacchanale dans Samson et Dalila. Thielemann est chez lui, dirigeant sans baguette avec une décontraction affichée, assumée ; lorsque les instrumentistes viennois entonnent en « la la la », le chœur du motif égyptien (qui rappelle aussi Verdi dans ses ballets d'Aida). Tout s'achève dans le lointain en second plan, superbe effet de spatialisation : festif et interactif, le tableau suscite l'enthousiasme de la salle, et la joie des musiciens, heureux

d’avoir ainsi surpris l’audience internationale.

Enfin, après « la Valse entracte » de **Joseph Hellmesberger fils**: d’une délicatesse soyeuse et enivrante (les pizzicati délicats des violons), celle d’un rêve éveillé, auquel Thielemann réserve son attention la plus nuancé, ce sont deux pages parmi les plus raffinées des fils Strauss, Johann II, l’incontournable : « In Praise of Women », polka mazur op. 310 / Eloge des femmes : hymne féministe qui tombe à pic après nos hontes contemporaines (cf les mouvements #Metoo, et #balancetonporc) où règnent flûtes, piccolo, clarinettes et bassons : (finesse d’élocution, irrésistible élégance et souveraine retenue… en un équilibre impeccable cordes et cuivres)… et le rythme très lent, le plus lent, de la polka mazurka ; puis la musique des sphères opus 235 du cadet tout aussi génial, Josef : grande valse, et la plus inspirée du compositeur, où flûtes / harpe se détachent, signifiant là aussi une aube qui se lève… pourtant, le bas blesse : à la délicatesse suggestive de la partition, nous regrettons l’enflure qui finit par être ennuyeuse, et même agaçante du chef, … trop pompier, ignorant volontaire de toute légèreté. Quel dommage.

Enfin c’est le rituel de fin, pour tout concert du nouvel An qui se respecte. Après proclamer les vœux de l’Orchestre, chef et musiciens jouent d’un seul tenant et sans interruption – quand les prédécesseurs commençaient les premières mesures, puis prononçaient les vœurs, enfin reprenaient à son début la partition : voici l’extase fluviale promise et tant attendue, emblème de l’art de vivre viennois : **Le Beau Danube Bleu (Johann STRAUSS fils)** : avouons que Thielemann sait écarter toute épaisseur et boursoufflure, instillant ce climat du rêve qui fait briller les cors, recherche les effets de textures moins la transparence, d’où ce sentiment d’opulence, de grain sensuel (les clarinettes) – sommet de naturel et de grâce – la partition d’abord chorale, finit ainsi sa course d’une éloquence et sublime manière, comme chant légitimement célébré de l’élégance viennoise à

l’international.

Oui certains nous rétorquerons : pourquoi boudez ainsi son plaisir ? Le Beau Danube Bleu suffit à répondre et militer finalement en faveur de la baguette explicitement symphonique de Thielemann. Nous ne parlons pas sciemment de **La marche de Radetsky** de Johann Strauss le père : bonus pour amuser un public qui souhaite participer en claquant des mains, soulignant encore et encore la frénésie rythmique d’un tube plus que célébré. Daniel Barenboim avait bien raison de bouder cette séquence car la partition fut composée pour célébrer la victoire sur des manifestants et étudiants tués outrageusement contre leur appel à liberté. Qu’on se le dise.

Carrure prussienne mais sensibilité instrumentale d’un gourmand gourmet, Christian Thielemann nous ravit quand même, dans ce concert qui sans être mémorable – ceux de Georges Prête, Nikolaus Harnoncourt, Gustavo Dudamel, **Mariss Jansons** (2016) l’ont été – , nous permet de marquer dans la légèreté moyenne, à défaut d’exquise finesse, ce 1er jour de l’année nouvelle 2019.

Retrouvez le cd et le dvd du CONCERT DU NOUVEL AN à VIENNE, 1er janvier 2019, sous la direction de Christian Thielemann, à paraître mi janvier chez Sony classical.

COMPTE RENDU, concert. VIENNE, Musikverein. CONCERT DU NOUVEL AN, Wiener Philhamroniker / CHRISTIAN THIELEMANN (1er janvier 2019) : Valses, polkas, extraits d'opéras, ouverture de Johann STRAUSS II, Josef STRAUSS, Edouard STRAUSS, Josef Hellmesberger…

Nos autres comptes rendus et critiques des CONCERTS DU NOUVEL AN à VIENNE :

Concert, compte rendu

critique. Vienne, Concert du Nouvel An 2016. En direct sur France 2. Vendredi 1er janvier 2016. Wiener Philharmoniker, Mariss Jansons, direction. Valses de Strauss johann I, II; Josef ; Eduard. Waldtaufel…



Concert, compte rendu critique. Vienne, Concert du Nouvel An 2016. En direct sur France 2. Vendredi 1er janvier 2016. En direct de la Philharmonie viennoise, le Konzerthaus, le concert du nouvel An réalise un rêve cathodique et solidaire : succès planétaire depuis des décennies pour ce rendez vous diffusé en direct par toutes les chaînes nationales du monde et qui le temps des fêtes, rassemblent toutes les espérances du monde, en une très large diffusion pour le plus grand nombre (les places sont vendues à un prix exorbitant destiné aux fortunés de la planète) pour un temps meilleur riche en promesses de bonheur. Cette année c'est le chef Mariss Jansons, maestro letton (résident à Saint-Pétersbourg), autant lyrique que symphonique bien trempé qui dirige les divins instrumentistes viennois, ceux du plus subtil des orchestres mondiaux et qui pour l'événement célèbre l'insouciance par la finesse et l'élégance, celle des valses des Strauss, Johann père et fils bien sûr, ce dernier particulièrement à l'honneur, et aussi Joef et Eduard ses

frères (tout aussi talentueux que leur ainé), Eduard dont 2016 marque le centenaire.



Compte-rendu critique, concert. VIENNE, Musikverein, dimanche 1er janvier 2017. Wiener Philharmoniker. Gustavo Dudamel, direction. Depuis 1958, le concert du Nouvel An au Musikverein de Vienne est retransmis en direct par les télévisions du monde entier soit 50 millions de spectateurs ; voilà assurément à un moment important de célébration collective, le moment musical et symphonique le plus médiatisé au monde. En plus des talents déjà avérés des instrumentistes du Philharmonique de Vienne, c'est évidemment le nouvel invité, pilote de la séquence, Gustavo Dudamel, pas encore quadra, qui est sous le feu des projecteurs (et des critiques). A presque 36 ans, ce 1er janvier 2017, le jeune maestro vénézuélien a concocté un programme pour le moins original qui en plus de sa jeunesse – c'est le plus jeune chef invité à conduire l'orchestre dans son histoire médiatique, crée une rupture : moins de polkas et de valses tonitruantes, voire trépidantes, mais un choix qui place l'introspection et une certaine retenue intérieure au premier plan ; pas d'esbroufe, mais un contrôle optimal des nuances expressives, et aussi, regard au delà de l'orchestre, comme habité par une claire idée de la sonorité ciblée, une couleur très suggestive, mesurée, intérieure qui s'inscrit dans la réflexion et la nostalgie…? Voilà qui apporte une lecture personnelle et finalement passionnante de l'exercice 2017 : Gustavo Dudamel dont on met souvent en avant la fougue et le tempérament débridé, affirme ici, en complicité explicite avec les musiciens du Philharmonique de Vienne, une direction millimétrée, infiniment suggestive, d'une subtilité absolue, qui colore l'entrain et l'ivresse des valses, polkas et marches des Strauss et autres, par une nouvelle sensibilité

introspective. De toute évidence, le maestro vénézuélien, enfant du Sistema, nous épate et convainc de bout en bout. Relevons quelques réussites emblématiques de sa maestrià viennoise. En lire PLUS

_____

Zubin Mehta / Concert du Nouvel An à VIENNE 2015
L'hommage au génie de Josef Strauss
http://www.classiquenews.com/cd-concert-du-nouvel-an-a-vienne-2015-philharmonique-de-vienne-zubin-mehta-1-cd-sony-classical/

Daniel Barenboim / Concert du Nouvel An à VIENNE 2014
http://www.classiquenews.com/compte-rendu-vienne-konzerthaus-le-1er-janvier-2014-concert-du-nouvel-an-oeuvres-de-johann-strauss-i-et-ii-edouard-josef-et-richard-strauss-avec-les-danseurs-de-lopera-de-vienne-wiener-phil/

Franz Welser-Möst / Concert du Nouvel An à VIENNE 2013
http://www.classiquenews.com/neujahrskonzert-new-years-concert-concert-du-nouvel-an-vienne-2013franz-welser-mst-1-cd-sony-classical/

Mariss Jansons / Concert du Nouvel An à VIENNE 2012
http://www.classiquenews.com/vienne-musikverein-le-1er-janvier-2012-concert-du-nouvel-an-wiener-philharmoniker-mariss-jansons-direction/

Georges Prêtre / Concert du nouvel AN à VIENNE 2010

CD DEBUSSY événement : Récital Claude DEBUSSY par Véronique BONNECAZE (1 cd Paraty)



VIDEO, teaser. VERONIQUE BONNECAZE joue DEBUSSY... Pour PARATY, la pianiste Véronique BONNECAZE joue Debussy sur un piano Bechstein 1900. **Parution aujourd'hui vendredi 25 janvier 2019.** Version française (© studio CLASSIQUENEWS.TV – Réalisation : PA PHAM) – Enregistré à la Ferme de Villefavard en mars 2018 sur un piano Bechstein, le nouveau cd de la pianiste française Véronique Bonnecaze clôt **l'année du centenaire Debussy 2018** et crée l'événement en début 2019, tant le geste pianistique, le choix des pièces et celui du piano (un Bechstein restauré pour l'occasion) et leur enchaînement suscitent l'admiration. Pianiste et compositeur, Debussy réinvente le langage pianistique au début du XXè, en étroite connivence avec les mondes poétiques et littéraires. En ambassadrice inspirée, Véronique Bonnecaze détecte les allitérations et connotations allusives de l'écriture d'un Debussy poète ; le choix du Bechstein de 1900 est légitime car Debussy travaillait sur ce type de clavier qui permet des recherches et des trouvailles aussi subtiles que spécifiques en particulier sur les étagements harmoniques… : **Véronique**

BONNECAZE s'affirme ici comme une debussyste de premier plan. L'interprète aborde des intemporels sublimes tels *Clair de lune, L'Isle joyeuse* ; mais aussi les perles d'une ineffable ferveur du Livre I des Préludes (1909 – 1910), dont *Danseuse de Delphes, Les Collines d'Anacapri, Ce qu'a vu le vent d'ouest, la Cathédrale engloutie, la Danse de Puck…* Son album est l'une des plus éblouissantes réussites de l'année Debussy, édité par le label français fondé par **Bruno Procopio, PARATY**. CD événement et CLIC de classiquenews de janvier 2019.

LIRE [ici](#) notre présentation « premières impressions » du cd DEBUSSY par Véronique Bonnecaze, prochains concerts de la pianiste au fluide poétique irrésistible
http://www.classiquenews.com/veronique-bonnecaze-joue-debussy/



LIRE aussi notre COMPTE RENDU du CONCERT Récital Liszt Debussy par Véronique Bonnecaze, au Cercle France Amériques, le 14 janvier 2019, premier concert de lancement du cd DEBUSSY / BECHSTEIN 1900 par Véronique BONNECAZE (1 cd PARATY)



COMPTE-RENDU, concert. PARIS, cercle France-Amériques, le 14 janvier 2019. Véronique BONNECAZE, piano. LISZT, DEBUSSY. Il fallait bien attendre la fin de l'année Debussy (et donc au delà) pour disposer enfin d'une main sûre, d'une pensée entière capable d'en comprendre et la construction révolutionnaire et l'infini poétique : si l'année Debussy 2018 est bel et bien derrière nous, janvier 2019 nous renvoie à cette (triste car timide) année de célébration du centenaire, mais ici revivifiée avec éclat et pertinence grâce à l'approche de la pianiste Véronique Bonnecaze. L'expérience du concert confirme la réussite de son disque dédié au grand Claude, que fait paraître **le label Paraty, ce 25 janvier 2019**. Le cercle France-Amériques accueille son premier concert de lancement. LIRE la critique complète ici

---

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra, le 24 janvier 2019.

Scarlatti : Il primo omicidio. René Jacobs / Romeo Castellucci.



Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra, le 24 janvier 2019. Scarlatti : Il primo omicidio. René Jacobs / Romeo Castellucci. Coup de coeur de Classiquenews en ce début d'année (voir notre présentation ici : http://www.classiquenews.com/paris-il-primo-omicidio-dales-scarlatti-1707), la recréation française d'**Il primo omicidio (1707)**, l'un des plus fameux oratorios d'**Alessandro Scarlatti (1660-1725)**, est un événement à ne pas manquer. Alessandro Scarlatti reste aujourd'hui davantage connu comme le père de son fils Domenico, célèbre apôtre du clavier dont on a entendu l'été dernier l'intégrale des sonates en concert dans toute l'Occitanie (voir ici : http://www.classiquenews.com/montpellier-marathon-scarlatti-festival-radio-france-france-musique-14-au-23-juillet-2018-integrale-des-sonates-de-scarlatti). Pour autant, Alessandro Scarlatti fut l'un des compositeurs les plus reconnus de son temps, en tant qu'héritier du grand Monteverdi et annonciateur de la génération suivante, dont celle de Haendel.



René Jacobs défend son vaste répertoire (deux fois plus d'opéras que Haendel, selon le chef belge) depuis plusieurs années : on se souvient notamment de son disque consacré, déjà, à Il primo omicidio (Harmonia Mundi, 1998) ou encore de sa Griselda donnée au Théâtre des Champs-

Elysées en 2000. Invité pour la première fois à diriger à l'Opéra de Paris, le chef flamand investit le Palais Garnier avec son attention coutumière, en cherchant avant tout à réunir un plateau vocal d'une remarquable homogénéité. Pas de stars ici, mais des chanteurs que le Gantois connaît bien (comme **Benno Schachtner** et **Thomas Walker**, avec lesquels il s'est produit récemment à Ambronay), tous prêts à se plier aux moindres inflexions musicales du maître. Il s'agit ici en effet de respecter l'esprit de l'ouvrage, un oratorio qui exclut toute virtuosité individuelle, afin de se concentrer sur le sens du texte : les récitatifs sont ainsi interprétés avec une concentration évidente, autour d'une prosodie qui prend le temps de délier chaque syllabe. D'où l'impression d'un René Jacobs plus serein que jamais, attentif à l'articulation des moindres inflexions musicales de Scarlatti, tout en prêtant un soin aux couleurs, ici incarnées par l'ajout bienvenu des cuivres, dont deux trombones. Le détail de l'orchestration, manquant, a été adapté à la jauge de Garnier, tout particulièrement le continuo soutenu avec ses deux orgues, deux clavecins, deux luths et une harpe.

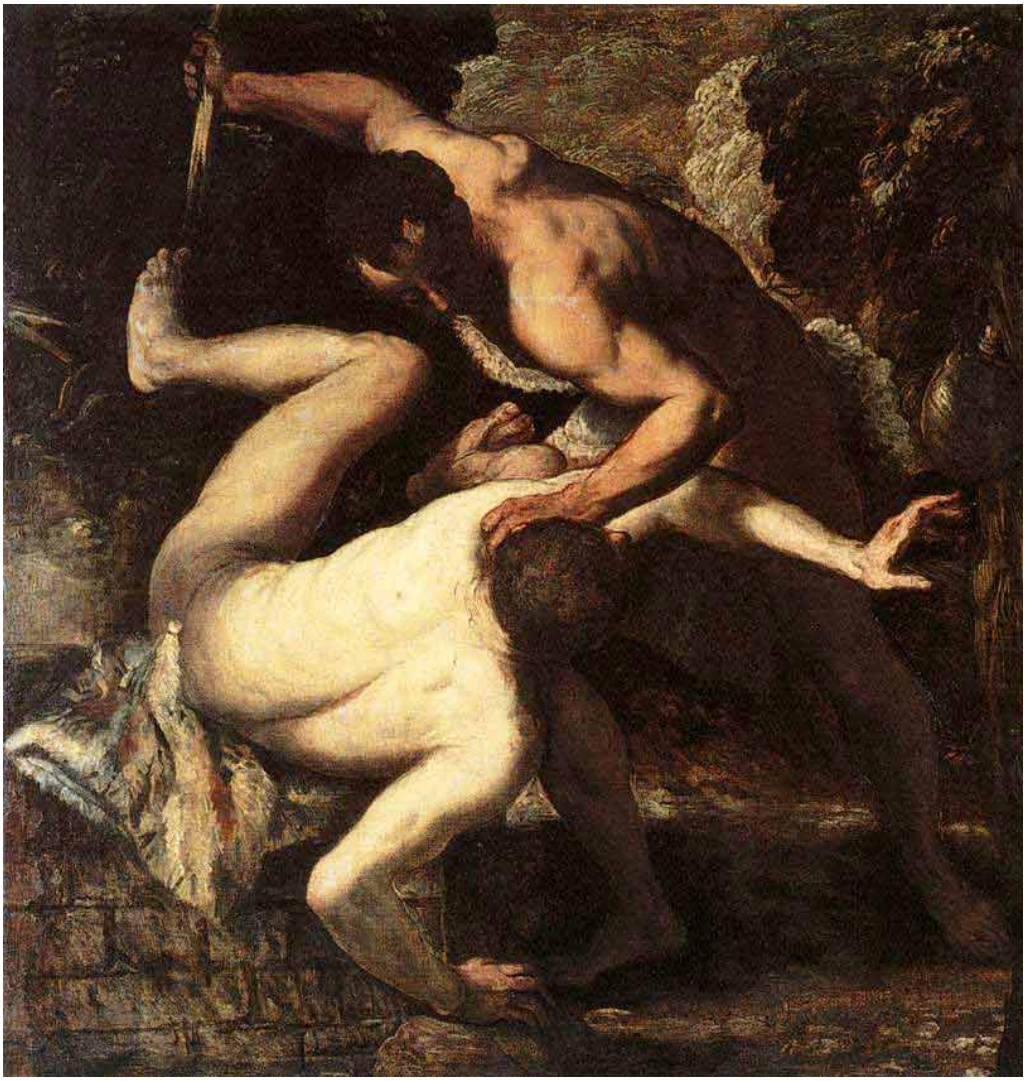
De quoi mettre en valeur la musique toujours séduisante au niveau mélodique de Scarlatti, plus apaisée en première partie, avant de dévoiler davantage de contrastes ensuite. Les récitatifs sont courts, tandis que les airs apparaissent assez longs en comparaison. Le plateau vocal ne prend jamais le dessus sur les musiciens, recherchant une fusion des timbres envoûtante sur la durée : toujours placés à la proximité de la fosse (quand ce n'est pas dans la fosse elle-même au II), les chanteurs assurent bien leur partie, sans défaut individuel. Ainsi du **remarquable Dieu de Benno Schachtner**, petite voix angélique d'une souplesse idéale dans ce répertoire, tandis que **Robert Gleadow** montre davantage de caractère dans son rôle de Lucifer. S'il en va logiquement de même pour les rôles de Caïn et Abel, très bien interprétés, on mentionnera aussi **l'excellence de l'Eve de Birgitte Christensen**, aux couleurs admirables malgré des vocalises un rien heurtées, tandis que

l'Adam de Thomas Walker (Adam / Adamo) démontre une classe vocale de tout premier plan.

On reste en revanche plus réservé quant à la mise en scène de **Romeo Castellucci**, fort timide en première partie avec sa proposition visuelle peu signifiante qui rappelle Mark Rothko dans les variations géométriques ou **Gerhard Richter** dans les flous expressifs stylisés. On se demande en quoi cette scénographie, splendide mais interchangeable, s'adapte au présent ouvrage, avant que la deuxième partie n'éclaire quelque peu sa proposition scénique. Comme il l'avait déjà fait pour ses débuts à l'Opéra de Paris en 2015 (voir Moïse et Aaron : http://www.classiquenews.com/dvd-evenement-annonce-schoenberg-schonberg-moses-und-aron-moise-et-aaron-philippe-jordan-romeo-castellucci-opera-bastille-2015-1-dvd-belair-classiquenews/), Romeo Castellucci s'interroge sur la dualité présente en chacun de nous en convoquant sur scène des enfants chargés d'interpréter les rôles des chanteurs – ces derniers restant dans la fosse avec l'orchestre.

L'une des plus belles images de la soirée est certainement la réunion des doubles personnages, comme deux faces d'une même personne enfin réconciliées, après avoir vécu l'expérience, douloureuse mais fondatrice, de la perte de l'innocence du temps de l'enfance. A cet effet, on ne manquera pas de lire le remarquable texte de Corinne Meyniel, reproduit dans le livret conçu par l'Opéra national de Paris, qui évoque la richesse des interprétations de ce mythe universel. Enfin, la mise en scène n'en oublie pas de rappeler les allusions christiques que certains exégèses catholiques ont voulu voir dans le personnage d'Abel, tout en donnant à une Eve voilée, des allures troublantes de Marie implorant son fils perdu. Curieusement, Castellucci est moins convainquant au niveau visuel en deuxième partie, notamment dans la gestion imparfaite des déplacements des enfants. Une proposition en demi-teinte plutôt bien accueillie en fin de représentation

par le public, et ce malgré les quelques imperfections mentionnées ci-avant. **A l'affiche de l'Opéra de Paris jusqu'au 23 février 2019.** **LIRE notre annonce d'Il Primo Omicidio de Scarlatti**



Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Garnier, le 24 janvier 2019. Scarlatti : Il primo omicidio. Kristina Hammarström (Caino),

Olivia Vermeulen (Abele), Birgitte Christensen (Eva), Thomas Walker (Adamo), Benno Schachtner (Voce di dio), Robert Gleadow (Voce di Lucifero). B'Rock Orchestra ; René Jacobs direction musicale / mise en scène Romeo Castellucci. A l'affiche de l'Opéra de Paris jusqu'au 23 février 2019.

Approfondir

LIRE ici nos autres articles en lien avec le thème du Premier homicide / Il Primo Omicidio / Cain et Abel, dans l'histoire de la musique

http://www.classiquenews.com/?s=primo+omicidio&submit=rechercher



Illustrations : Le meurtre d’Abel par Caïn (Tintoret / DR) – Opéra National de Paris 2019, B Uhlig 2019

CD, annonce. » Mademoiselle

, par Julie Fuchs (DG)



CD, annonce. JULIE FUCHS, soprano : Mademoiselle (1 cd DG). Dans son premier cd chez DG intitulé « YES » avec le National de Lille (sept 2015), la soprano Julie Fuchs osait avec délices défricher quelques pépites françaises de la Belle Epoque, « en diseuse enivrée, d'une irrésistible séduction » (selon les mots de notre rédacteur d'alors Lucas Irom : http://www.classiquenews.com/cd-evenement-compte-rendu-critique-julie-fuchs-yes-deutsche-grammophon-2015/

Qu'en sera-t-il pour ce second volume sous étiquette jaune ? C'est un nouvel opus titré « ***Mademoiselle*** », où par le choix de nouvelles pépites, la cantatrice s'adonne à nouveau au plaisir du jardin personnel et de l'autoportrait musical. Mais ici selon de nouveaux goûts en particulier une affection pour l'opéra romantique français et italien, plutôt « bel canto » que séquence dramatique et tragique.
Elle nous avait ravis dans son incarnation très suave et ronde de **Leïla dans Les Pêcheurs de Perles, réalisation majeure réalisée par L'Orchestre National de Lille et son directeur musical, Alexandre Bloch** (le cd est sélectionné dans la catégorie Enregistrement de l'année 2018 des prochaines 26èmes Victoires de la musique classique). Pour autant, la jeune diva française maîtrise-t-elle idéalement le style français romantique, en particulier cette articulation qui hier ont fait les grandes cantatrices telles Dessay pour la virtuosité éclatante et ciselée ; ou Régine Crespin au phrasé et à la diction, impeccables ?
Réponse dans notre prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews. **Nouveau cd à paraître le 15 février 2019** sous étiquette DG Deutsche Grammophon

26èmes VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE

FRANCE 3, Merc 13 fév 2019, 20h. 26è Victoires de la musique classique. Les 26èmes Victoires de la Musique Classique souhaitent distinguer les talents confirmés au terme de l'année précédente, et célébrer les jeunes tempéraments les plus prometteurs… Frédéric Lodéon et son charisme irrésistible n'animera pas cette année le rv médiatique qui met à l'honneur en primetime, les instrumentistes et chanteurs les plus talentueux du moment… Deux présentatrices le remplacent Leila Kaddour-Boudadi qui avait déjà présenté avec Lodéon, la soirée les années précédentes.

En 2019, les Victoires de la Musique Classique s'installent à Boulogne Billancourt pour leur 26e édition.

Les artistes se produisent avec l'Orchestre national d'Île-de-France, sous la direction de Julien Leroy. Ils interprétent les grandes pages du répertoire classique, mais aussi des œuvres à (re)découvrir. La transmission, la rencontre des générations, le partage entre jeunes talents et artistes sont toujours le fil rouge de la soirée.

_____

_____

LES NOMINES / et nos favoris en **GRAS** :

Soliste instrumental :

Nicholas Angelich, piano
Bertrand Chamayou, piano
Jean-Guihen Queyras, violoncelle



Artiste lyrique :

Stéphane Degout, baryton
Elsa Dreisig, soprano
Sandrine Piau, soprano



Révélation, soliste instrumental :

Théo Fouchenneret piano
Thibaut Garcia, guitare
Alexandre Kantorow, piano.



Révélation, artiste lyrique :

Ambroisine Bré, mezzo-soprano
Eléonore Pancrazi, mezzo-soprano
Guilhem Worms, baryton-basse.

Compositeur :



Benjamin Attahir : Adh Dhohr, serpent et orchestre
Guillaume Connesson : Les Horizons perdus, pour violon et orchestre Jean-Frédéric Neuburger : Concerto pour piano.

Enregistrement :

Berlioz, les Troyens
Bizet, les pêcheurs de perles
Chimère.

Invités en 2019:

le pianiste chinois Lang Lang, Roberto Alagna et Aleksandra Kurzak en duo, la soprano Julie Fuchs, le violoniste Renaud Capuçon, le jeune violoncelliste prodige Edgar Moreau, le contre-ténor star Philippe Jaroussky (et les jeunes élèves de son académie) mais aussi la Maîtrise des Hauts-de Seine, Insula Orchestra, Le Quatuor Beat (percussions), Geneviève Laurenceau, Christian-Pierre La Marca et le pianiste David Kadouch, Le Quatuor de saxophones Ellipsos

---

En direct sur France Musique et sur francemusique.fr et **sur France 3**
Mercredi 13 février à 21h en direct de la Seine

Musicale (Boulogne-Billancourt)

_____

_____

BERLIOZ : La mort de Cléopâtre



FRANCE MUSIQUE, Sam 9 fév 2019. BERLIOZ : Cléopâtre. Une mort spectaculaire et saisissante… Après Orphée (juil 1827), Herminie (1828), **La mort de Cléopâtre est la 3è tentative de Berlioz pour décrocher le Premier Prix de Rome**. Encouragé par Lesueur, le jeune compositeur est ainsi confronté à une institution conservatrice, au goût conforme, liée aux considérations plus politiques que réellement musicales. A nouveau, comme ce fut le cas auparavant et après Berlioz, (cf l'affaire Ravel au XXè), le jury du Prix de Rome réunit une côterie de juges passéistes dont le premier réflexe est d'écarter surtout Berlioz en raison des audaces, des outrances, de la modernité visionnaire de son style. Alors que ce prix n'intéresse guère aujourd'hui, … sur les 4 Cantates conçues par le génie de Berlioz, seule La mort de Cléopâtre est jouée régulièrement en concert : en juillet

1829, Hector se dépasse et dans l'écriture de l'orchestre dont il fait un cœur palpitant, convulsif à mesure que le poison accomplit son œuvre ; et sur le plan vocal car ce petit opéra pour soprano et orchestre, permet à la soliste de démontrer ses talents surtout dramatiques. La scène dépeint les tourments et la force morale de la reine d'Egypte, abandonnée, accablée… C'est de loin la plus réussie et pourtant celle avec laquelle Berlioz est recalé (pas même un 2è Prix comme ce fut le cas avec Herminie, pourtant inférieure dramatiquement, l'année précédente). Le compositeur obtiendra enfin le Prix convoité, en juillet 1830 avec une autre mort, celle de Sardanapale : plus convenue et donc mieux conforme…



Suivant la dignité tragique de **la Reine égyptienne**, l'orchestre ose des vagues harmoniques non résolues, se crispe, se convulse, riche en intervalles dissonants… pour mieux servir la terreur halluciné du texte ; que Berlioz, en amateur de poésie, en dramaturge efficace (qui sait son Shakespeare et son Virgile par coeur) électrise et respecte selon la force émotionnelle de chaque vers. Tant d'expressionnisme qui pourtant puise chez Gluck, sa vitalité tragique, rebute le jury… mais nous questionne et nous saisit aujourd'hui. Jusqu'aux tremolos et accents fulgurants des cordes qui expriment l'ultime secousse de vie dans les veines de la souveraine condamnée, expirante. Un modèle d'écriture lyrique.

Comment ne pas mettre en corrélation l'écriture exaltée de Berlioz avec les vertiges et attentes de sa vie amoureuse et sentimentale ? Le jeune homme, qui conserve dans son cœur le souvenir de sa chère Estelle, adulée, idôlatrée alors qu'il n'était qu'un adolescent, s'éprend passionnément de l'actrice écossaise Henriette Smithson (Ophélie séduisante chez Shakespeare). Puis en 1830, et au début de son séjour

(rocambolesque) à la Villa Medicis à Rome, il s'exalte et souffre de la même façon de sa passion foudroyante pour l'aguicheuse pianiste Camille Moke… Des désirs, des aspirations non satisfaites qui se superposent alors et qui enrichissent considérablement l'esprit d'un jeune compositeur qu'inspire directement sa faculté d'exaltation… Dans ce concert de sept 2018, la mezzo française Stépanie d'Oustrac auar-t-elle l'intensité dramatique et surtout l'intelligibilité du français tragique ?

France Musique. Samedi 9 février 2019, 20h. BERLIOZ Mort de Cléopâtre. Stéphanie D'Oustrac. 20h
Hector Berlioz La Mort de Cléopâtre
scène lyrique d'après Shakespeare pour mezzo-soprano et orchestre
Stéphanie d'Oustrac, mezzo-soprano

Concert donné le 19 septembre 2018 à 20h30 dans la Grande salle Pierre
Boulez de la Philharmonie de Paris. Couplés à la cantate de Berlioz :

Leos Janacek
Taras Bulba, Rhapsodie pour orchestre JW 6/15
1. Mort d'Andreï
2. Mort d'Ostap
3. Prophétie et Mort de Taras Bulba
Vincent Warnier, orgue Orchestre de Paris
Direction : Jakub Hrusa

Charles Ives
The Unanswered question (La Question sans réponse) pour ensemble de cordes, trompette solo et quatuor à vent Béla Bartok
Concerto pour violon n°2 Sz 112 BB 117

– Allegro ma non troppo
– Andante tranquillo
– Allegro molto
Renaud Capuçon, violon

_____

_____

LIRE aussi notre grand dossier HECTOR BERLIOZ 2019

_____

_____

LILLE, ONL. Lucie Leguay nommée cheffe assistante à l'Orchestre National de Lille…



LILLE, ONL. Lucie Leguay nommée cheffe assistante à l'Orchestre National de Lille, l'Orchestre national d'Île-de-France et l'Orchestre de Picardie pour la saison 2019-2020. Pour la troisième année consécutive, les trois orchestres susmentionnés se sont associés pour nommer leur chef assistant, lui offrant ainsi une expérience professionnelle enrichissante,

en faveur de l'insertion professionnelle. **Lucie Leguay** succède à Jonas Ehrler.

Pour l'édition 2019 :
• 165 candidats se sont présentés
• 10 candidats ont été sélectionnés
• 4 candidats sont arrivés en finale
Âge moyen 27 ans, 39 nationalités
Prochaine édition en 2020

Le jury 2019 :
Case Scaglione directeur musical de l'Orchestre national d'Île-de-France
(à compter de septembre 2019),
Ann-Estelle Médouze, violon supersoliste de l'Orchestre national d'Île-de-France,
Alexandre Bloch, directeur musical de l'Orchestre National de Lille,
Fabio Sinacori, directeur artistique délégué de l'Orchestre National de Lille,
Arie van Beek, directeur musical de l'Orchestre de Picardie,
Zbigniew Kornowicz, violon solo super-soliste de l'Orchestre de Picardie.

BIO EXPRESS. Lucie Leguay.



Dynamique et éclectique, **Lucie Leguay** mène une double activité de pianiste et de chef d'orchestre. Titulaire d'un Master de direction d'orchestre à la Haute École de Musique de Lausanne dans la classe d'Aurélien Azan Zielinski, elle est également diplômée de l'École Supérieur Musique et Danse des Hauts-de-France et du Conservatoire à Rayonnement Régional

de Saint-Maur-des-Fossés à Paris.
Lauréate de plusieurs Concours Internationaux, Lucie est distinguée en novembre 2018, lors du premier Tremplin pour jeunes cheffes d'orchestre à la Philharmonie de Paris. L'année précédente, elle accède aux huitièmes de finale du Concours International de chefs d'orchestre d'opéra à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège. Elle remporte le Prix de l'Orchestre Camera de Florence en 2016 lors de la finale du Concours International de Direction d'Orchestre à Empoli (Italie).
Formée à la direction d'orchestre par Jean-Sébastien Béreau, elle reçoit les conseils de chefs renommés dont Pekka Jukka Saraste, Mark Shanahan, Clark Rundell, Mark Heron et Peter Eötvös. En 2019, elle travaillera auprès de ce dernier à Budapest pour suivre les master-classes de direction dédiées au répertoire contemporain.

Autant d'expériences et d'ateliers qui enrichissent aujourd'hui un riche répertoire, allant de l'opéra à la musique contemporaine sans omettre le répertoire symphonique. L'interprétation fidèle du texte est au cœur de sa formation, de sa définition du rôle de chef d'orchestre et de ses activités musicales. Notamment à travers la création et la collaboration avec des compositeurs contemporains.
À l'Opéra de Lille en 2014, elle dirige les œuvres de Jean-Christophe Cheneval créées à l'occasion des journées du patrimoine.

Lucie Leguay fonde en 2014 l'Orchestre de Chambre de Lille (OCL) avec une ambition : diffuser la musique pour tous, dans les endroits où on ne l'attend pas. L'OCL se produit dans la métropole lilloise avec des concerts de différents formats et aux esthétiques diverses allant de « la découverte des instruments » à la grande symphonie. La transmission et les pratiques collectives sont les projets pédagogiques de l'orchestre qui, en parallèle aux concerts, propose des ateliers de sensibilisation. L'orchestre et sa chef se produisent dans les écoles, les maisons de repos, les musées

comme les salles de concerts avec la volonté de rencontrer et sensibiliser de nouveaux publics.

_____

LILLE : ONL, Smartphony, concert connecté

LILLE : ONL, Smartphony, concert connecté, le 2 février 2019, 18h15. L'Orchestre National de Lille invente l'expérience symphonique connectée 2.0, et permet à tous un chacun pourvu qu'il soit internaute et connecté, de devenir **CHEF D'ORCHESTRE**, le temps d'un smartphony ou concert connecté. Après une première expérience réussie en janvier 2018 autour du Sacre du printemps de Stravinski, **Alexandre Bloch** – directeur musical de **l'Orchestre National de Lille** (depuis septembre 2016)-, proposent un nouveau concert connecté :

DIRIGEZ l'Orchestre National de Lille
sur des extraits de la Symphonie n°1 « Titan » de Gustav Mahler

à l'occasion du cycle Mahler
(intégrale des **9 symphonies jusqu'à janvier 2020**) .

Via l'application gratuite Smartphony* – en français, sous-titrages en anglais, – (développée par la start-up française Waigéo et disponible dès à présent sur les stores pour smartphones)

Cette année, l'Orchestre propose aux internautes de jouer en direct depuis leurs ordinateurs !

Branchez-vous

Samedi 2 février
à partir de 18h15

(Heure de Paris GMT+1)

jouez en direct

(sous-titrages en anglais)
sur la chaîne You Tube ONLille !
www.youtube.com/ONLille

et sur le site web de **France 3 Hauts-de-France**
https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france

DIRIGEZ, JOUEZ avec l'Orchestre national de Lille



Les Troyens de Berlioz sur ARTE



ARTE, jeudi 31 janv 2019 : BERLIOZ : LES TROYENS, 22h50. Premier événement lyrique de l'année 2019, et pour les 150 ans de la mort de son auteur Hector Berlioz, Arte diffuse depuis l'Opéra Bastille, son œuvre spectaculaire et héroïque : Les Troyens, fresque mythologique, comprenant La Chute de Troie, puis les Troyens à Carthage, et que Berlioz ne put jamais voir intégralement monté de son vivant. Il y a le Ring de Wagner ; il y a Les troyens de Berlioz. A chacun, son style et sa source ; à tous deux néanmoins, l'ambition de marquer

l’histoire de l’opéra romantique. Berlioz reste inspiré par Méhul, Spontini, Lesueur (qui fut son maître, avec Reicha) ; il avoue être proche de Weber et de Beethoven? S’interroge sur le sens du théâtre chanté et de la place de l’orchestre, comme Kreutzer.

Et comme Wagner, Berlioz écrit lui-même son livret. Inspiré d’Homère et de Virgile.

Que vaudra cette nouvelle production ? Avouons nos réserves dès l’annonce du metteur en scène : Dmitri Tcherniako. Lequel n’avait pas éhsité à Aix récemment, à réviser et à réécrire la fin de Carmen. Blasphème ridicule et arrogant vis à vis de l’auteur Bizet (et de Mérimée) ; ou génial relecture… A chacun de juger.

Qu’en sera-t-il sur la scène de Bastille ?



Pas facile de respecter l’œuvre, sa profondeur poétique, psychologique, et fantastique, malgré sa démesure apparente. Avec Tcherniakov, au nom d’une soi disante réalité et actualisation régénératrice, l’obligation des costumes actuels, l’absence des références à l’Antiquité et au monde héroïque et virgilien, qui a tant inspiré Berlioz, imposent au spectateur / auditeur, un spectacle d’un terne dépoétisé, sans ivresse ni lyrisme aucun, car rien ne prime que ce qui est propre au metteur en scène… le théâtre. Est-il raisonnable toujours de dénaturer ainsi la magie de l’opéra romantique français inspiré des grands classiques et antiques, de Virgile à Gluck ? Reconnaissons que les mises en scène actuelles prennent un malin plaisir à décortiquer la chose lyrique en la dévitalisant… Ainsi Les Troyens de Berlioz version Tcherniakov ne ressembleront pas aux héros du songe d’Ossian, mais à des néoados en sweat et tee shirts, nouveaux manifestants portant pancartes et inscriptions, simples et claires… l’opéra 2019 doit être compréhensible.

En 1990, l’Opéra Bastille, fraîchement inauguré, lançait sa première saison avec les Troyens – une version légendaire conduite par Myun Whun Chung dans le prolongement du bicentenaire de la Révolution française et l’inauguration de la salle neuve. Aujourd’hui, l’Opéra national de Paris renouvelle le spectacle, réunissant de solides solistes… des voix françaises (Stéphanie d’Oustrac, Véronique Gens, Stéphane Degout), la mezzo-sporano Ekaterina Semenchuk en place Elina Garanca, initalement prévue, et le ténor américain Brandon Jovanovich (Enée).

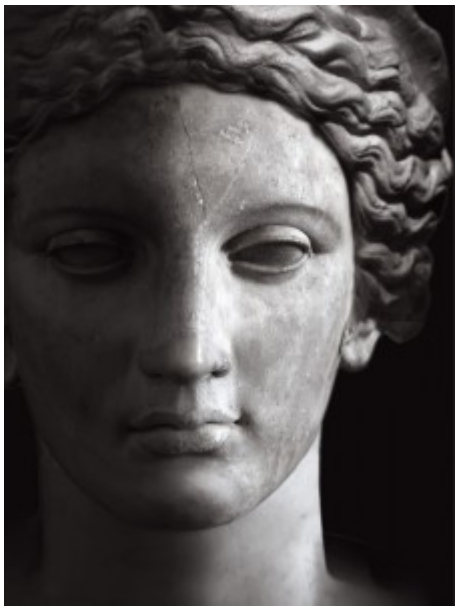
Dans la fosse, on retrouve Philippe Jordan, directeur musical de l’Opéra national de Paris, très amateur du langage « visionnaire » de Berlioz. Sa sensibilité instrumentale et intérieure pourrait éclairer cette facette méconnue du compositeur, sa psychologique inquiète, ses éclairs émotionnels, si percutants et structurant même dans la Symphonie Fantastique de 1830.

Les Troyens
Opéra en cinq actes d’Hector Berlioz (France, 2019, 4h)
Livret : Hector Berlioz, d’après L’Énéide de Virgile
Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Direction musicale : Philippe Jordan
Direction des chœurs : José Luis Basso

Avec : Ekaterina Semenchuk (Didon), Stéphanie d’Oustrac (Cassandre), Brandon Jovanich (Énée), Véronique Gens (Hécube), Stéphane Degout (Chorèbe), Cyrille Dubois (Iopas), l’Orchestre et les Chœurs de l’Opéra national de Paris – Réalisation : Andy Sommer

---



SYNOPSIS… Après le retrait de leurs troupes, les Grecs ont laissé au cœur de la ville de Troie un étrange présent : un immense cheval de bois. Pressentant qu'un malheur va s'abattre, Cassandre – la troyenne illuminée qui voit tout mais que personne n'écoute, ne parvient pas à cacher son angoisse. Chorèbe, son amant, est impuissant à la rassurer…

A Carthage, Enée rentre de Troie et croise le regard de la belle reine Didon. Le grec magnifique se laisse aller quelque temps à l'extase amoureuse (superbe scène nocturne). Mais le devoir appelle Enée en Italie, où il doit fonder Rome. Devoir ou amour ? Que choisera Enée ? Didon ou la gloire ?

LIRE aussi notre **grand dossier HECTOR BERLIOZ 2019**

ARTE, Les Troyens de Berlioz – nouvelle production depuis l'Opéra Bastille à Paris

Jeudi 31 janvier 2019 à 22h50 sur ARTE et ARTE Concert

et en replay jusqu'au 24 avril 2019 sur arteconcert.com

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, cercle France-Amériques, le

14 janvier 2019. Véronique BONNECAZE, piano. LISZT, DEBUSSY



COMPTE-RENDU, concert. PARIS, cercle France-Amériques, le 14 janvier 2019. Véronique BONNECAZE, piano. LISZT, DEBUSSY. Il fallait bien attendre la fin de l'année Debussy (et donc au delà) pour disposer enfin d'une main sûre, d'une pensée entière capable d'en comprendre et la construction révolutionnaire et l'infini poétique : si l'année Debussy 2018 est bel et bien derrière nous, janvier 2019 nous renvoie à cette (triste car timide) année de célébration du centenaire, mais ici revivifiée avec éclat et pertinence grâce à l'approche de la pianiste Véronique Bonnecaze. L'expérience du concert confirme la réussite de son disque dédié au grand Claude, que fait paraître **le label Paraty, ce 25 janvier 2019**. Le cercle France-Amériques accueille son premier concert de lancement.

Pictural, poétique : le Debussy de Véronique Bonnecaze



Pour commencer, il faut chauffer le clavier et affiner la projection sonore du Bechstein dans la salle écrin XVIIIè en blanc et or (salon central du premier étage de l’Hôtel le

Marois) ; les œuvres de Liszt le permettent (3 extraits des Années de Pèlerinage – La Suisse) : profondeur méditative et intimité qui s'électrise progressivement de La Vallée d'Obermann ; vitalité coulante, claire, secrêtement allusive d'au bord d'une source… la voici cette sensation qui semble vécue sur le motif naturel et que Debussy explore après Franz. Puis c'est la puissance narrative et la force sonore quasi abstraite d'Orage qui fait imploser le cadre linguistique… LISZT, génie éloquent et dramatique déploie une dramaturgie mystique, à force de détails expressifs, autant d'éléments qui mettent en condition l'interprète. Et lui permettent de parcourir le clavier, d'éprouver la mécanique…

Véronique Bonnecaze a bien raison de croiser les deux tempéraments. Jouer Liszt puis Debussy nous paraît excellent. Le premier, lyrique et démonstratif, compose le plus engageant des débuts de programme ; mais il n'est pas que virtuose : il est aussi poète, et même atonal, comme Nuage gris, dans sa matière flottante, évocatrice et suspendue, nous le rappelle. C'est en réalité une transition idéale vers le mystère et les tableaux sensoriels d'un Debussy, absolument inclassable. Et Debussy lui-même put écouter le Maître, détailler sa fabuleuse technicité, servante d'une ardeur spirituelle hors normes.

C'est tout le mérite de Véronique Bonnecaze que de nous livrer, et mieux, nous dévoiler, **Claude Debussy** à la fois immédiatement proche, et fabuleusement abstrait. La technique est sûre, les mains dans le clavier, et la pensée déjà habitée par la poésie évanescente, suggestive du magicien Claude. La pianiste joue quelques pièces extraites de son nouvel album à paraître chez PARATY. Ce sont 5 joyaux qui composent la matière allusive des Préludes. Tous paysages pianistiques d'un fini souverain, aux titres évocateurs, qui rappellent combien le compositeur fut amateur et connaisseur de poésie ; poète, Debussy écrit comme un peintre, maniant la couleur, en alchimiste. Liszt demeure à distance de son sujet, comme pour

mieux contempler puis nous transmettre la noblesse de l'architecture. En esthète idéaliste, il contemple et célèbre le grand dessein universel en exprimant l'extase souvent spirituelle voire mystique que cela suscite chez lui ; à l'inverse, en sensuel et d'une modernité picturale, Debussy, lui, palpite et vibre dans la matière de l'air, de l'eau ; tout respire chez lui la sensation organique des éléments : il est dans le sujet. Mais une matière aux vapeurs harmoniques qui enchantent, dont Véronique Bonnecaze rétablit le chant fluide et continu, les vibrations spécifiques, la constellation d'éclats nuancés qui transforme le piano en théâtre naturel, où se lovent amoureusement souvenirs et sensations.

« Le vent dans la plaine » est à la fois chant aérien et traversée dans l'espace ; « Les collines d'Anacapri » sont des rires, un appel à l'embarquement où les rythmes crépitent comme des éclairs finement ciselés ; le toucher fin et précis, le sens des respirations, la justesse du rubato détaillent toute la magie de l'ensevelissement et du secret dans « Des pas sur la neige », jusqu'à la sensation de la matière neigeuse elle-même… Impressionniste, Debussy l'est incontestablement ; comme Monet sur le sujet des Nymphéas, le compositeur se place dans le motif, en plein air, au cœur du saisissement sensoriel qui en découle.

Puis, après la fureur flamboyante de « Ce qu'a vu le vent d'Ouest », (qui clôt pour la soirée, le cycle extraits des Préludes), avouons notre totale adhésion aux visions et sensations de « Poissons d'or » (extrait d'Images) dont la pianiste des mieux inspirées exprime jusqu'à la suspension de l'animal aquatique dans l'onde, jouant des transparences et des miroitements de l'écriture. Eau, espace, temps fusionnent ; s'électrisent.

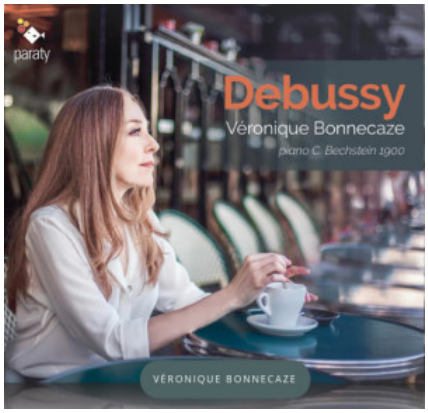
Le récital s'achève sur la texture aérienne de « l'Isle

joyeuse » et l'infinie tendresse de « Clair de lune ». A-t-on mieux joué, a-t-on mieux compris la lyre poétique et énigmatique de Debussy ? Cette moisson de voluptueuses sensations qui fécondent l'imaginaire confirme les affinités de Véronique Bonnecaze avec les mondes picturaux de Debussy, et son disque à paraître le 25 janvier chez Paraty s'annonce comme l'événement de l'année Debussy 2018 en France, son couronnement à un mois près. A suivre.

_____

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, cercle France-Amériques (Hôtel Le Marois, le 14 janvier 2019. Véronique BONNECAZE, piano. LISZT, DEBUSSY. Extraits du cd Debussy par Véronique Bonnecaze (Bechstein 1900), 1 cd Paraty à paraître le 25 janvier 2019.

LIRE aussi notre présentation du CD DEBUSSY par Véronique BONNECAZE



Enregistré à la Ferme de Villefavard en mars 2018 sur un piano Bechstein, le nouveau cd de la pianiste française Véronique Bonnecaze clôt **l'année du centenaire Debussy 2018** et crée l'événement en début 2019, tant le geste pianistique, le choix des pièces et celui du piano (un Bechstein restauré pour l'occasion) et leur enchaînement suscitent l'admiration.

Pianiste et compositeur, Debussy réinvente le langage pianistique au début du XXè, en étroite connivence avec les mondes poétiques et littéraires. En ambassadrice inspirée, Véronique Bonnecaze détecte les allitérations et connotations allusives de l'écriture d'un Debussy poète…

VOIR le TEASER vidéo DEBUSSY par Véronique BONNECAZE

